

guide
voyage au congo
suivi de le retour du tchad



Extrait de la publication

idées/gallimard



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1927 et 1928.*

Extrait de la publication

Voyage au Congo

A la Mémoire de
JOSEPH CONRAD

**Better be imprudent moveables
than prudent fixtures.**

KEATS.

CHAPITRE PREMIER

Les escales — Brazzaville

21 juillet. — Troisième jour de traversée.

Indicible langueur. Heures sans contenu ni contour.

Après deux mauvais jours, le ciel bleuit ; la mer se calme ; l'air tiédist. Un vol d'hirondelles suit le navire.

On ne bercera jamais assez les enfants, du temps de leur prime jeunesse. Et même je serais d'avis qu'on usât, pour les calmer, les endormir, d'appareils profondément bousculatoires. Pour moi, qui fus élevé selon des méthodes rationnelles, je ne connus jamais, de par ordre de ma mère, que des lits fixes ; grâce à quoi je suis aujourd'hui particulièrement sujet au mal de mer.

Pourtant je tiens bon ; je tâche d'apprivoiser le vertige, et constate que, ma foi, je tiens mieux que nombre de passagers. Le souvenir de mes six dernières traversées (Maroc, Corse, Tunisie) me rassure.

Compagnons de traversée : administrateurs et commerçants. Je crois bien que nous sommes les seuls à voyager « pour le plaisir ».

— Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ?

— J'attends d'être là-bas pour le savoir.

Je me suis précipité dans ce voyage comme Curtius dans le gouffre. Il ne me semble déjà plus que

précisément je l'aie voulu (encore que depuis des mois ma volonté se soit tendue vers lui) ; mais plutôt qu'il s'est imposé à moi par une sorte de fatalité inéluctable — comme tous les événements importants de ma vie. Et j'en viens à presque oublier que ce n'est là qu'un « projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » ; ce voyage au Congo, je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire ; il y a trente-six ans de cela.

Je reprends, avec délices, depuis la fable I, toutes les fables de La Fontaine. Je ne vois pas trop de quelle qualité l'on pourrait dire qu'il ne fasse preuve. Celui qui sait bien voir peut y trouver trace de tout ; mais il faut un œil averti, tant la touche, souvent, est légère. C'est un miracle de culture. Sage comme Montaigne ; sensible comme Mozart.

Hier, inondation de ma cabine, au petit matin, lors du lavage du pont. Un flot d'eau sale où nage piteusement le joli petit Goethe *letherbound*, que m'avait donné le Comte Kessler (où je relis les *Affinités*).

25 juillet.

Ciel uniformément gris ; d'une douceur étrange. Cette lente et constante descente vers le sud doit nous amener à Dakar ce soir.

Hier des poissons volants. Aujourd'hui des troupeaux de dauphins. Le commandant les tire de la passerelle. L'un d'eux montre son ventre blanc d'où sort un flot de sang.

En vue de la côte africaine. Ce matin une hirondelle de mer contre la lisse. J'admire ses petites pattes palmées et son bec bizarre. Elle ne se débat pas

lorsque je la prends. Je la garde quelques instants dans ma main ouverte ; puis elle prend son vol et se perd de l'autre côté du navire.

26 juillet.

Dakar la nuit. Rues droites désertes. Morne ville endormie. On ne peut imaginer rien de moins exotique, de plus laid. Un peu d'animation devant les hôtels. Terrasses des cafés violemment éclairées. Vulgarité des rires. Nous suivons une longue avenue, qui bientôt quitte la ville française. Joie de se trouver parmi des nègres. Dans une rue transversale, un petit cinéma en plein air, où nous entrons. Derrière l'écran, des enfants noirs sont couchés à terre, au pied d'un arbre gigantesque, un fromager sans doute. Nous nous asseyons au premier rang des secondes. Derrière moi un grand nègre lit à haute voix le texte de l'écran. Nous ressortons. Et longtemps nous errons encore ; si fatigués bientôt que nous ne songeons plus qu'à dormir. Mais à l'hôtel de la Métropole, où nous avons pris une chambre, le vacarme d'une fête de nuit, sous notre fenêtre, empêche longtemps le sommeil.

Dès six heures, nous regagnons l'*Asie*, pour prendre un appareil de photo. Une voiture nous conduit au marché. Chevaux squelettiques, aux flancs rabotés et sanglants, dont on a badigeonné les plaies au bleu de Prusse. Nous quittons ce triste équipage pour une auto, qui nous mène à six kilomètres de la ville, traversant des terrains vagues que hantent des hordes de charognards. Certains perchent sur le toit des maisons, semblables à d'énormes pigeons pelés.

Jardin d'Essai. Arbres inconnus. Buissons d'hibiscus en fleurs. On s'enfonce dans d'étroites allées pour

prendre un avant-goût de la forêt tropicale. Quelques beaux papillons, semblables à de grands machaons, mais portant, à l'envers des ailes, une grosse macule nacrée. Chants d'oiseaux inconnus, que je cherche en vain dans l'épais feuillage. Un serpent noir très mince et assez long glisse et fuit.

Nous cherchons à atteindre un village indigène, dans les sables, au bord de la mer ; mais une infranchissable lagune nous en sépare.

27 juillet.

Jour de pluie incessante. Mer assez houleuse. Nombreux malades. De vieux coloniaux se plaignent : « Journée terrible ; vous n'aurez pas pire »... Somme toute, je supporte assez bien. Il fait chaud, orageux, humide ; mais il me semble que j'ai connu pire à Paris ; et je suis étonné de ne pas suer davantage.

Le 29, arrivée en face de Konakry. On devait débarquer dès sept heures ; mais depuis le lever du jour, un épais brouillard égare le navire. On a perdu le point. On tâtonne et la sonde plonge et replonge. Très peu de fond ; très peu d'espace entre les récifs de corail et les bancs de sable. La pluie tombait si fort que déjà nous renoncions à descendre, mais le commandant nous invite dans sa pétrolette.

Très long trajet du navire au wharf, mais qui donne au brouillard le temps de se dissiper ; la pluie s'arrête.

Le commissaire qui nous mène à terre nous avertit que nous ne disposons que d'une demi-heure, et qu'on ne nous attendra pas. Nous sautons dans un pousse, que tire un jeune noir « mince et vigoureux ». Beauté des arbres, des enfants au torse nu, rieurs, au regard languide. Le ciel est bas. Extraordinaire quiétude et

douceur de l'air. Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l'oubli.

31 juillet.

Tabou. — Un phare bas, qui semble une cheminée de steamer. Quelques toits perdus dans la verdure. Le navire s'arrête à deux kilomètres de la côte. Trop peu de temps pour descendre à terre ; mais, du rivage s'amènent deux grandes barques pleines de Croumens. L'Asie en recrute soixante-dix pour renforcer l'équipage — qu'on rapatriera au retour. Hommes admirables pour la plupart, mais qu'on ne reverra plus que vêtus.

Dans une minuscule pirogue, un nègre isolé chasse l'eau envahissante, d'un claquement de jambe contre la coque.

1^{er} août.

Image de l'ancien « Magasin Pittoresque » : la barre à Grand-Bassam. Paysage tout en longueur. Une mer couleur thé, où traînent de longs rubans jaunâtres de vieille écume. Et, bien que la mer soit à peu près calme, une houle puissante vient, sur le sable du bord, étaler largement sa mousse. Puis un décor d'arbres très découpés, très simples, et comme dessinés par un enfant. Ciel nuageux.

Sur le wharf, un fourmillement de noirs poussent des wagonnets. A la racine du wharf, des hangars ; puis, de droite et de gauche, coupant la ligne d'arbres, des maisons basses, aplaties, aux couvertures de tuiles rouges. La ville est écrasée entre la lagune et la mer.

Comment imaginer, tout près, sitôt derrière la lagune, l'immense forêt vierge, la vraie...

Pour gagner le wharf, nous prenons place à cinq ou six dans une sorte de balancelle qu'on suspend par un crochet à une élingue, et qu'une grue soulève et dirige à travers les airs, au-dessus des flots, vers une vaste barque, où le treuil la laisse lourdement choir.

On imagine des joujous requins, des joujous épa-
ves, pour des naufrages de poupées. Les nègres nus crient, rient et se querellent en montrant des dents de cannibales. Les embarcations flottent sur le thé, que griffent et bêchent de petites pagaies en forme de pattes de canard, rouges et vertes, comme on en voit aux fêtes nautiques des cirques. Des plongeurs happent et emboursent dans leurs joues les piécettes qu'on leur jette du pont de l'Asie. On attend que les barques soient pleines ; on attend que le médecin de Grand-Bassam soit venu donner je ne sais quels certificats ; on attend si longtemps que les premiers passagers, descendus trop tôt dans les nacelles, et que les fonctionnaires de Bassam, trop empressés à les accueillir, balancés, secoués, chahutés, tombent malades. On les voit se pencher de droite et de gauche, pour vomir.

Grand-Bassam. — Une large avenue, cimentée en son milieu ; bordée de maisons espacées, de maisons basses. Quantité de gros lézards gris fuient devant nos pas et regagnent le tronc de l'arbre le plus proche, comme à un jeu des quatre coins. Diverses sortes d'arbres inconnus, à larges feuilles, étonnement du voyageur. Une race de chèvres très petite et basse sur jambes ; des boucs à peine un peu plus grands que des chiens terriers ; on dirait des chevreaux, mais déjà

cornus et qui dardent par saccade un très long aiguillon violâtre.

Transversales, les rues vont de la mer à la lagune ; celle-ci, peu large en cet endroit, est coupée d'un pont qu'on dirait japonais. Une abondante végétation nous attire vers l'autre rive ; mais le temps manque. L'autre extrémité de la rue se perd dans le sable d'une sorte de dune ; un groupe de palmiers à huile ; puis la mer, qu'on ne voit pas, mais que dénonce la mâture d'un grand navire.

Lomé (2 août).

Au réveil, un ciel de pluie battante. Mais non ; le soleil monte ; tout ce gris pâlit jusqu'à n'être plus qu'une buée laiteuse, azurée ; et rien ne dira la douceur de cette profusion d'argent. L'immense lumière de ce ciel voilé, comparable au pianissimo d'un abondant orchestre.

Cotonou (2 août).

Combat d'un lézard et d'un serpent d'un mètre de long, noir lamé de blanc, très mince et agile, mais si occupé par la lutte que nous pouvons l'observer de très près. Le lézard se débat, parvient à échapper, mais abandonnant sa queue, qui continue longtemps de frétiller à l'aveuglette.

Conversations entre passagers.

Je voudrais comme dans le *Quotidien* ouvrir une rubrique, dans ce carnet : « Est-il vrai que... »

Est-il vrai qu'une société américaine, installée à

Grand-Bassam, y achète l'acajou qu'elle nous revend ensuite comme « mahogany » du Honduras ?

Est-il vrai que le maïs que l'on paie 35 sous en France ne coûte que... etc.

Libreville (6 août), Port-Gentil (7 août).

A Libreville, dans ce pays enchanteur,

où la nature donne

Des arbres singuliers et des fruits savoureux,

l'on meurt de faim. L'on ne sait comment faire face à la disette. Elle règne, nous dit-on, plus terrible encore à l'intérieur du pays.

La grue de l'Asie va cueillir à fond de cale les caisses qu'elle enlève dans un filet à larges mailles, puis déverse dans le chaland transbordeur. Des indigènes les reçoivent et s'activent avec de grands cris. Coincée, heurtée, précipitée, c'est merveille si la caisse arrive entière. On en voit qui éclatent comme des gousses, et répandent comme des graines leur contenu de boîtes de conserve. J'en saisis une. F., agent principal d'une entreprise d'alimentation, à qui je la montre, reconnaît la marque et m'affirme que c'est un lot de produits avariés qui n'a pu trouver acheteur sur le marché de Bordeaux.

8 août.

Mayoumba. — Lyrisme des payeurs, au dangereux franchissement de la barre. Les couplets et les

refrains de leur chant rythmé se chevauchent¹. A chaque enfoncement dans le flot, la tige de la pagaie prend appui sur la cuisse nue. Beauté sauvage de ce chant semi-triste; allégresse musculaire; enthousiasme farouche. A trois reprises la chaloupe se cabre, à demi dressée hors du flot; et lorsqu'elle retombe un énorme paquet d'eau vous inonde, que vont sécher bientôt le soleil et le vent.

Nous partons à pied, tous deux, vers la forêt. Une allée ombreuse y pénètre. Étrangeté. Clairières semées de quelques huttes de roseaux. L'administrateur vient à nous en tipoye², et en met aimablement deux autres à notre disposition. Il nous emmène, alors que nous étions déjà sur le chemin du retour; et nous rentrons de nouveau dans la forêt. A vingt ans je n'aurais pas eu joie plus vive. Cris et bondissements des porteurs. Nous revenons par le bord de la mer. Sur la plage, fuite éperdue des troupeaux de crabes, hauts sur pattes et semblables à de monstrueuses araignées.

9 août, 7 heures du matin.

Pointe Noire³. — Ville à l'état larvaire, qui semble encore dans le sous-sol.

1. Je retrouverai ce chevauchement si particulier, dans les chants de la région du Tchad.

2. Fauteuil suspendu entre deux palmes du gigantesque palmier-ban.

3. C'est à ce point de la côte, que doit aboutir le chemin de fer de Brazzaville-Océan, seul moyen d'obvier à l'embouteillage de notre colonie. Le Congo serait un débouché naturel pour les richesses de l'intérieur; mais, non loin de la côte, ce fleuve traverse une région montagneuse, il cesse d'être navigable à partir de Matadi et ne le redevient qu'au Staney Pool (Brazzaville-Kinshassa). Matadi est relié à Kinshassa par le chemin de fer que le roi Léopold fit exécuter

9 août, 5 heures du soir.

Nous entrons dans les eaux du Congo. Gagnons Banane dans la vedette du commandant. Chaque occasion de descendre à terre nous trouve prêts. Retour à la nuit tombante.

La joie est peut-être aussi vive ; mais elle entre en moi moins avant ; elle éveille un écho moins retentissant dans mon cœur. Ah ! pouvoir ignorer que la vie rétrécit devant moi sa promesse... Mon cœur ne bat pas moins fort qu'à vingt ans.

Lente remontée du fleuve dans la nuit. Sur la rive gauche, au loin, quelques lumières ; un feu de brousse, à l'horizon ; à nos pieds l'effrayante épaisseur des eaux.

en Congo belge, sur les indications et sous la direction du colonel Thys. Ce chemin de fer qui fonctionne depuis 1900 traverse la région que J. Conrad devait encore traverser à pied en 1890 et dont il parle dans *Cœur de Ténèbres* — livre admirable qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre, et que j'aurai souvent à citer. Aucune outrance dans ses peintures : elles sont cruellement exactes ; mais ce qui les désassombrit, c'est la réussite de ce projet qui, dans son livre, paraît si vain. Si coûteux qu'ait pu être, en argent et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge — et de la nôtre. Mais désormais elle est insuffisante ; à quel point, c'est ce que cette lettre du Président de la Chambre de Commerce belge à Kinshassa, laisse entrevoir :

« La situation, au point de vue du " cargo général magasin ", (c'est-à-dire : marchandises de commerce emballées en caisses) est plus inextricable qu'elle ne l'a jamais été. Au 1^{er} janvier 1926, il y avait dans les magasins de la Manuongo à Matadi 6 089 200 kilos de marchandises en souffrance. Dans ce stock, on comptait 694 tonnes du *Rogier* parti en octobre. Ce dernier steamer était à Matadi depuis plus de soixante-dix jours, et pas un seul colis n'avait encore été déchargé au moment où je me trouvais à Matadi.

« Les chargements des 4 steamers français : *Alba*, *Europe*, *Tchad*, *Asie*, comportant près de 80 000 dames-jeannes et un nombre considérables de caisses de vin, restaient en souffrance dans les magasins de la Manuongo. »

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

andré gide : **voyage au congo** ***suivi de retour du tchad***

André Gide a passé près de un an (de juillet 1926 à mai 1927) dans les possessions françaises de l'Afrique équatoriale.

La description des conditions de vie des Noirs le long du Congo et au Tchad forme un véritable réquisitoire contre l'administration coloniale et a fait sensation.

Grâce à ses remarques sociologiques et ethnologiques, nous sommes, au-delà de l'aspect purement politique, en présence d'un des grands livres de voyage de notre littérature.

Extrait de la publication

andré gide sur le lac tchad (1926).
archives marc allégret, © danièle et andré rosch.